Zeitschrift: Bulletin CILA : organe de la Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée

Herausgeber: Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée

Band: - (1991)

Heft: 54: 700 ans de contacts linguistiques en Suisse

Artikel: Etre bilingue en Suisse : contacts de langues et vie quotidienne

Autor: Lüdi, Georges / Py, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-978045

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Etre bilingue en Suisse: contacts de langues et vie quotidienne

1. Quelques questions

Il est inutile d'expliquer longuement aux lecteurs du Bulletin CILA les caractéristiques officielles du multilinguisme helvétique[1]. On se contentera ici de rappeler la coexistence de quatre langues nationales et leur distribution géographique en territoires officiellement unilingues (en ce sens que ni l'administration ni la vie quotidienne, en principe, n'exigent des citoyens la maîtrise de plusieurs langues), les diglossies alémaniques et tessinoises (utilisation socialement réglée de deux ou plusieurs variétés de la même langue par les mêmes personnes), le cas particulier du romanche (il est difficile d'être à la fois romanche et unilingue), l'enseignement généralisé d'une deuxième langue nationale au cours de la scolarité obligatoire, ou encore l'étroitesse des contacts économiques et politiques entre les régions linguistiques. Toutefois, lorsque l'on procède à une telle énumération, on ressent fortement la tentation de relativiser ces propositions et d'atténuer leur allure quelque peu catégorique. D'abord, il n'est pas exact de restreindre le panorama linguistique de la Suisse aux quatre langues nationales, puisque de nombreux résidents – établis chez nous parfois depuis de nombreuses années – ont considérablement enrichi l'inventaire des langues parlées dans notre pays. Ensuite, s'il est vrai que l'unilinguisme est bien la règle la plus générale, la société helvétique n'en comporte pas moins des espaces géographiques ou sociaux bilingues[2] et biculturels. On pensera à cet égard non seulement aux régions limitrophes, aux villes de Bienne ou Fribourg, mais aussi aux très nombreuses communautés allophones dispersées à travers la Suisse: Romands de Bâle, Tessinois de Berne, Romanches de Zurich, sans oublier bien sûr les Espagnols de La Chaux-de-Fonds, les Yougoslaves de Lausanne, les Turcs de Delémont ou encore les Portugais de Genève... Un examen tant soit peu attentif des réalités sociolinguistiques donne un petit air de stéréotypes à des affirmations telles que «La Suisse est quadrilingue» ou «En Suisse, chaque citoyen remplit ses obligations administratives dans sa langue maternelle». D'ailleurs, d'autres stéréotypes leur font immédiatement écho: «Les Suisses s'entendent bien

1 Pour un panorama synthétique et critique de ces caractéristiques, cf. Lüdi, G. et Py, B. (1990): La Suisse: un laboratoire pour l'étude de la dynamique des langues en contact, *Langage et société, 50–51,* 87–92.

2 Dans cet article, *bilingue, biculturel* et *diglossique* désignent indifféremment la dualité et la multiplicité.

parce qu'ils ne se comprennent pas», ou encore «On a beau apprendre l'allemand pendant de longues années à l'école, on n'arrive de toute façon pas à communiquer dans cette langue de manière acceptable». Chaque lecteur est sans doute en mesure d'apporter son propre témoignage à ce concert de stéréotypes qui accompagne si souvent aussi bien les conversations de bistrot que les discours politiques lorsque la question des langues ou de leur enseignement vient sur la tapis. Une si large diffusion dénote l'existence de zones obscures sinon de problèmes effectifs. Une partie de la vie langagière et communicative des habitants de la Suisse se déroule hors du modèle de nos représentations les plus courantes. C'est pour corriger cette distorsion, et plus simplement pour améliorer nos connaissances linguistiques et ethnographiques sur les pratiques des langues en Suisse que notre équipe de recherche[3] s'est mise au travail. Notre intention, dans cet article, est d'esquisser quelques-uns des résultats auxquels nous sommes parvenus, et d'exposer nos principaux choix méthodologiques. Nous prendrons pour exemple la communauté francophone de Bâle. Nous tenterons aussi, par la même occasion et pour terminer, d'esquisser très modestement quelques implications pédagogiques.

La vie quotidienne de nombreux Suisses comporte des aspects plurilingues dont on n'a de connaissances qu'intuitives et partielles. Leur étude présente un intérêt à la fois pratique pour les Suisses eux-mêmes (par exemple, en quoi ma vie quotidienne va-t-elle être affectée par un déménagement de Neuchâtel à Berne?) et théorique pour les linguistes qui étudient les contacts interlinguistiques (par exemple, comment fonctionne une conversation qui est à la fois exolingue et bilingue?). Par ailleurs, la plupart des enquêtes sociolinguistiques conduites en Suisse se sont surtout occupées de la dimension «macro» et statique (distribution des langues, relations entre les communautés linguistiques, histoire du plurilinguisme suisse)[4] et ont négligé la dimension «micro» (dynamique des contacts linguistiques

3 Cette équipe regroupe des chercheurs des universités de Bâle et Neuchâtel: J.-F. DePietro, R. Franceschini, G. Granegger, M. Matthey, C. Oesch Serra, L. Papaloïzos et les soussignés. Elle a été financée par le FNRS dans le cadre du PNR 21 («Pluralisme culturel et identité nationale»). On trouvera un résumé de son travail, ainsi qu'une bibliographie, dans Lüdi, G. et Py, B. (1991): *Changement de langage et langage du changement,* Berne, Fonds national suisse de la recherche scientifique.

4 Les données du Recensement fédéral de 1980 permettent de mesurer l'importance des *minorités linguistiques personnelles* en Suisse. Il y avait ainsi, le 1er décembre 1980, 1 054 453 personnes en Suisse qui parlaient une autre langue maternelle que la langue officielle du territoire dans lequel ils résidaient. 85 260 francophones vivaient par exemple en Suisse alémanique (1,8% de la population) et 132 807 germanophones en Suisse romande (9,2%). On ajoutera que le pourcentage de ces deux groupes est en baisse constante depuis de nombreuses années.

vécue au quotidien). C'est précisément cette dimension que nous avons abordée de manière prioritaire à travers le phénomène de la migration interne. Le vécu quotidien des personnes qui déménagent d'une région linguistique à l'autre représente en effet une voie d'accès privilégiée pour étudier sur le vif la dynamique des contacts linguistiques. Notre objectif était donc de décrire et d'expliquer les aspects langagiers de la vie quotidienne d'un ensemble de personnes qui ont changé de région linguistique (Suisse alémanique → Suisse romande, Tessin → Suisse alémanique et Suisse romande → Suisse alémanique) pour des raisons diverses. Par «aspects langagiers» il faut entendre non seulement les pratiques de ces personnes (en particulier dans l'interaction en face à face avec des locuteurs de la langue d'accueil), mais aussi leurs attitudes et leurs représentations face aux langues concernées et aux groupes qui les utilisent. Cinq types de questions se trouvent au centre de cette recherche:

(1) Quelle est l'évolution du *répertoire* des migrants? Apprennent-ils la langue d'accueil, voire, lorsqu'ils se rendent en Suisse alémanique, les variétés de la langue d'accueil? Leur compétence en langue d'origine se modifie-t-elle et, si oui, comment?
(2) Comment leurs *représentations langagières,* leur perception des langues en contact, leur conscience linguistique évolue-t-elle? Deviennent-ils plus – ou moins – normatifs?
(3) Comment rendent-ils compte, dans leur *discours* en particulier, de leur expérience vécue des contacts linguistiques et culturels? Que deviennent en particulier les stéréotypes?
(4) Quelle évolution observe-t-on dans leurs *pratiques langagières,* dans ce que l'on a appelé leur «culture de communication»? Comment répondent-ils au défi de communiquer avec des personnes dont ils ne partagent pas la langue? Développent-ils des stratégies de communication exolingues et/ou bilingues? S'accrochent-ils à une langue neutre, ou hypernormée?
(5) Quels liens les migrants établissent-ils entre la langue et leur *identité?* Comment cette dernière se manifeste-t-elle? Change-t-elle? Qu'en est-il de la *loyauté linguistique* des migrants?

De manière plus générale, nous nous sommes penchés sur la place occupée par la langue dans les changements inhérents à ce genre de migration, et sur les relations entre aspects langagiers et socio-culturels. La situation suisse est propice à une telle réflexion dans la mesure où les différences économiques et sociales, si importantes pour certains groupes de migrants externes, sont relativement faibles.

Pour répondre à toutes nos questions, nous avons combiné une approche qualitative et une approche quantitative:

- Nous avons d'abord réalisé des entretiens semi-directifs avec une cinquantaine de personnes – célibataires ou vivant en famille, de toutes ori-

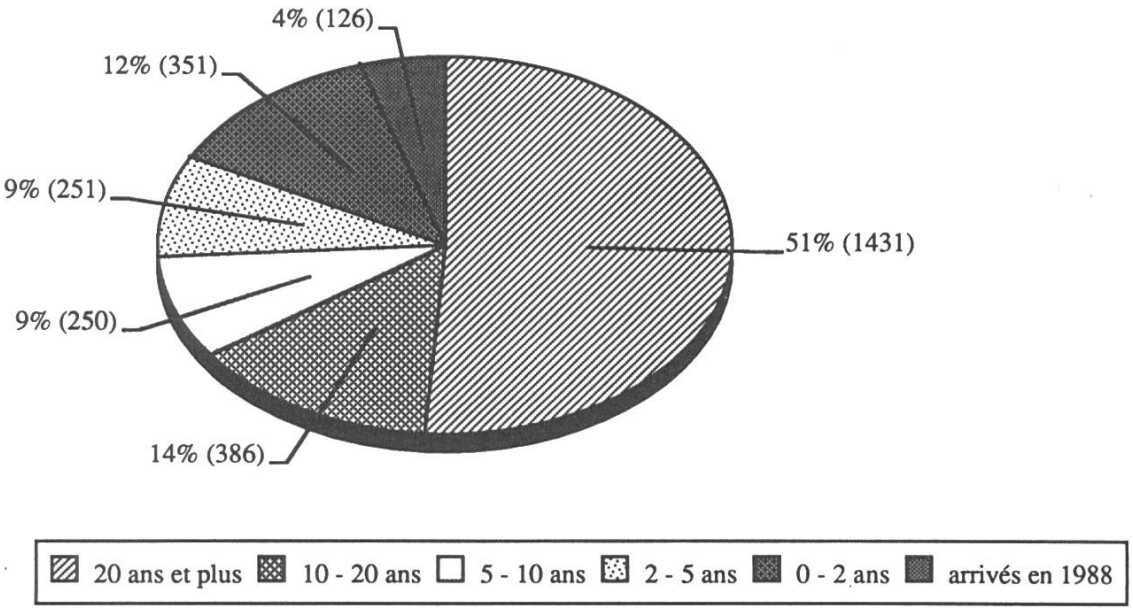
gines sociales, de tous âges, italophones, germanophones ou francophones – établies depuis peu de temps dans l'une des villes prises en considération. Les entretiens abordaient des thèmes relatifs à leur histoire migratoire, à leur insertion dans la région d'accueil, à leurs contacts avec la région d'origine, à leurs pratiques et représentations langagières, etc.

- Nous avons demandé à ces mêmes personnes de s'enregistrer elles-mêmes, dans diverses situations de leur vie quotidienne qui – à leurs yeux – avaient une signification particulière du point de vue de leurs comportements langagiers; et nous avons analysé les documents ainsi recueillis en tant que témoignages de situations vécues de contacts linguistiques.
- Parallèlement, nous avons mis sur pied une vaste enquête quantitative par questionnaire – portant respectivement sur les italophones à Zurich et Berne et sur les francophones à Bâle. Le questionnaire était constitué de deux volets: une partie biographique, qui comportait des questions de nature sociologique et linguistique, et une partie linguistique qui soumettait au jugement des informateurs quarante expressions plus ou moins conformes aux normes du français, respectivement de l'italien, et comportant notamment des régionalismes romands ou tessinois ainsi que des anglicismes et des germanismes – réels ou imaginaires. Les sujets devaient d'abord dire s'ils avaient déjà entendu ces expressions puis se prononcer sur leur acceptabilité.

2. Gros plan sur Bâle

Dans le canton de Bâle-Ville, 19.3% de la population étaient en 1980 d'une langue maternelle autre que l'allemand. Parmi eux, le nombre des résidants francophones dépassait nettement la moyenne suisse-alémanique: ils étaient 6944 (=3.4% de la population) dont 84.7% de citoyens suisses. Parmi ces francophones, il y a les migrants dans le sens étroit du terme, à savoir ceux qui sont arrivés à Bâle après la fin de leur scolarisation. C'est le cas de plus de 2800 personnes ou d'environ 40% du total.

Le graphique suivant montre comment ils se répartissent selon la durée de leur séjour à Bâle. On remarque que cette répartition est très irrégulière: les nouveaux arrivés font des stages, mais ne restent plus à Bâle...:



Ajoutons que la région bâloise attire chaque jour environ 65 000 pendulaires dont 30% sont des frontaliers. Parmi eux figure un important contingent d'environ 12 000 Français. Même si l'on admet que certains d'entre eux sont bilingues alsacien-français, cela fait quand même une présence massive de francophones.

2.1 Le statut du français à Bâle

Bien qu'il ne soit pas langue officielle, le français occupe donc une place importante à Bâle. Un francophone peut parfaitement y mener une vie normale, avec de nombreux contacts sociaux, pour ainsi dire sans connaissances d'allemand, voire de suisse allemand:

- dans la plupart des magasins et restaurants le personnel parle français (il s'agit d'ailleurs souvent d'Alsaciens);
- il existe, à Bâle, des paroisses catholique et protestante francophones, un jardin d'enfants de langue française et même une Ecole française (degré primaire seulement; un lycée se trouve à Saint-Louis);
- de nombreuses associations et sociétés (Union des Français de Bâle, Société d'Etudes françaises, chœur mixte fribourgeois, etc.), groupes de lecture, etc. offrent aux francophones des lieux de rencontre;
- quatre des neufs programmes de télévision captés à Bâle sont en français;
- la plupart des films français passent dans la langue originale avec sous-titres allemands; et des compagnies de théâtre romandes et françaises offrent régulièrement des spectacles en français.

Une migrante d'origine française confirme cet état de fait:

> «Ici, heureusement qu'on a notre colonie française, et anglaise par la même occasion; parce que, pour nous, la langue c'est le français et l'anglais, l'allemand on n'en a pas besoin, le suisse allemand on n'en a pas besoin.»

2.2 Déménager de l'autre côté d'une frontière linguistique, un choc

Tout paraît donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cependant, de très nombreux informateurs font un récit dramatique de la première période après leur arrivée dans cette ville:

> «Au départ, quand je suis arrivée à Bâle, alors c'était le choc, hein? Je dirais presque que j'étais à deux doigts de la dépression. C'était épouvantable! Quand je suis arrivée ici... Bon, je suis partie en plus le lendemain de mon mariage. Et je suis arrivée ici, je travaillais pas, on habitait Bâle-Campagne, j'étais complètement paumée... C'était horrible au départ, les premiers six mois, c'était absolument épouvantable.»

Ceci n'est pas seulement une question de langue, mais aussi de réalité sociale. En effet, les schèmes interprétatifs familiers des sujets ne fonctionnent plus. Ils n'interprètent pas les phénomènes de la même manière que leurs interlocuteurs de la région d'accueil, et ceci indépendamment de la langue employée. Des phénomènes qui semblent parfaitement naturels aux indigènes soulèvent de nombreuses questions pour les nouveaux arrivés.

> «Moi ce qui m'a [donné] le plus de mal au début, c'est la mentalité. Alors ça, c'est horrible (...) J'avais l'impression que les Suisses allemands avaient un a priori contre les Parisiens. Il y avait... ils posaient une barrière contre le... vis-à-vis des étrangers.»

Cette situation amène les migrants à intensifier leur activité discursive afin de donner du sens à leurs nouvelles expériences. Et bien que normalement le migrant interne[5] ait la vie plus facile que le travailleur étranger, les difficultés d'insertion restent. Et on peut penser qu'elles sont parfois d'autant plus importantes qu'elles sont moins visibles:

> «On a l'impression qu'on aurait été Vietnamien ou autre on aurait eu un meilleur accueil parce que ça se voit sur notre figure... tandis que là on voit pas nécessairement qu'on est paumés et puis qu'on arrive de la Suisse romande» (extrait d'entretien avec une famille romande installée à Bâle).

5 Celui-ci ne se considère d'ailleurs souvent pas comme migrant: «non faut pas charrier quand même (...), parce que je me sens ... j'ai pas du tout l'impression d'être à l'étranger».

2.3 Le rôle des stéréotypes

Le choc dû au passage d'une région linguistique à une autre, se traduit – entre autres – par des fissures dans l'univers sémiotique des sujets concernés. Nous nous sommes attachés à comprendre et à éliciter les processus qui sous-tendent le travail de reconstruction de la réalité entrepris par nos informateurs en situation de migration.

Nous avons ainsi pu constater que le stéréotype, formule précodée, s'avère être l'instrument majeur par lequel les migrants font face aux ruptures provoquées par la situation de migration. Le stéréotype, généralement repris parmi ceux qui circulent dans la région d'origine, se donne comme première clé pour comprendre la nouvelle réalité. Par la suite, cette formule originelle se voit affectée par diverses modalisations: selon l'expérience migratoire vécue, une part de néocodage vient modifier et particulariser le schéma initial. Alors que le stéréotype à l'état pur se donne comme indépendant des circonstances et des acteurs de sa production et de son usage, sa modalisation se présente comme une prise en charge individuelle, un ancrage dans l'expérience personnelle du locuteur.

Ainsi le stéréotype «les Suisses alémaniques ne savent pas l'allemand» se retrouve chez cette Romande de Bâle, qui «préserve» précisément Bâle d'une affirmation péremptoire sur la Suisse alémanique:

> «Quand on parle le bon allemand [à Bâle], dans un magasin ou dans la rue, les gens vous regardent pas avec des yeux comme ça, comme c'est le cas à Appenzell Rhodes Intérieures ou bien... Dieu sait où en Suisse allemande.»

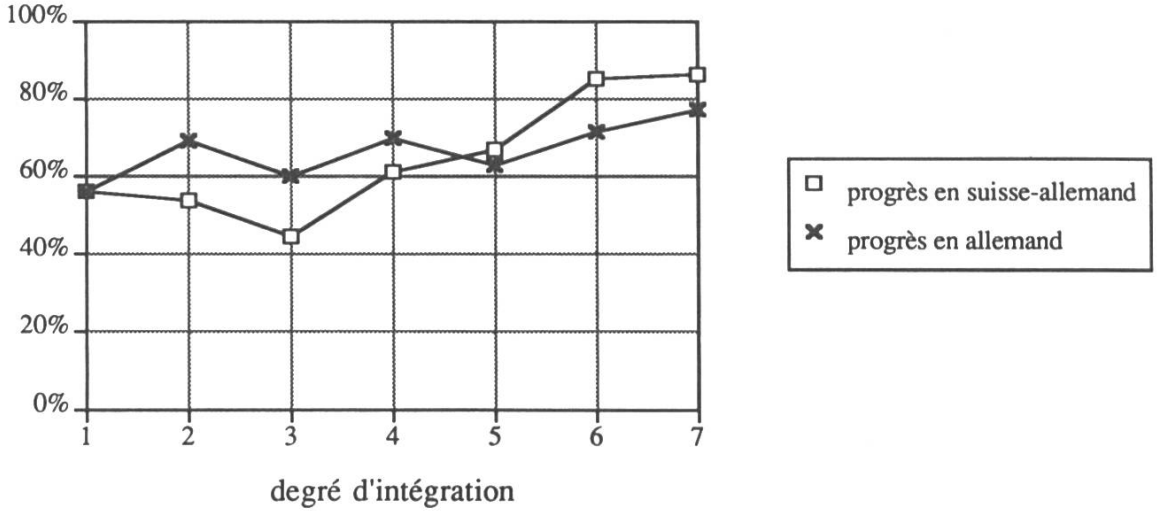
Une telle modalisation des stéréotypes est vraisemblablement l'indice d'une intégration progressive à la région d'accueil, parallèle à une prise de distance vis-à-vis de la région d'origine.

2.4 Comment réagir face au défi du suisse allemand?

Malgré l'importance réelle du français à Bâle, une vie confinée dans les limites étroites de la communauté unilingue francophone ne semble pas séduire une majorité des sujets interrogés. Il est vrai que quelques-uns déclarent ne pas pratiquer la langue d'accueil. Mais 90,3% incluent l'allemand parmi les langues qu'ils pratiquent «même sommairement». A la même question, le schwyzertütsch atteint un taux surprenant de 82,7%, devançant ainsi de plusieurs points l'anglais.

Plus étonnant encore, seuls 11% des parents envoient ou pensent envoyer leurs enfants à l'Ecole française. La participation à des clubs et associations

où l'on parle suisse-allemand est à peine plus faible que celle à des associations francophones! Les progrès en suisse allemand dépendent évidemment de la durée de séjour. Mais il existe aussi et surtout une corrélation saillante entre les progrès en suisse-allemand et le sentiment de se sentir intégré à Bâle. Et cette corrélation est visiblement plus importante que pour le «bon» allemand, comme le montre la figure suivante:



2.5 Les francophones à Bâle risquent-ils de perdre leur langue?

Quand il est question du risque de la perte de la langue d'origine, on pense en général non pas à la première, mais à la deuxième génération. Selon un modèle bien connu, les membres de la première génération développent habituellement un bilinguisme asymétrique; la deuxième génération devient rapidement bilingue par le truchement de la scolarisation; la troisième génération s'assimile en grande partie dans le «melting pot» de la langue dominante. Qu'en est-il des francophones à Bâle?

En simplifiant un peu, on pourrait dire que c'est l'idée que les enfants pourraient ne plus maîtriser le français qui fait problème - et point du tout la peur de les entendre parler aussi suisse allemand. On peut en effet dire que les parents ne cherchent normalement pas à freiner le bilinguisme naissant de leurs enfants, mais tentent plutôt de renforcer la langue d'origine.

Ainsi donc, si l'Ecole française n'attire pas les foules, des efforts énormes sont néanmoins consentis pour renfoncer la compétence en français de ces enfants, et ceci autant par les enfants eux-mêmes, qui sacrifient une partie de leurs loisirs pour suivre des cours privés de français, que par les parents (on rappellera que, contrairement à ce qui se passe pour des enfants mi-

grants italiens, espagnols ou turcs, aucune aide officielle n'est fournie ni par la région d'accueil ni par la région d'origine pour renfoncer la compétence en français de ces enfants). Une mère de famille nous a dit:

> «Quand on passe la porte chez moi, on ne parle pas l'allemand!»

Pourtant, immédiatement après, elle ajoute, à propos de ses enfants:

> «Ah, entre eux, je me bagarre maintenant, parce que c'est très nouveau chez moi qu'ils parlent en allemand entre eux.»

Et la statistique confirme la pertinence du phénomène: pour ce qui est de la langue que les enfants parlent entre eux, ils ne sont plus que 53,5% à choisir le français, contre 67,2% qui utilisent plutôt le suisse allemand... De ce double mouvement d'appropriation de la langue d'accueil et de maintien de la langue d'origine résultent des formes variées de bilinguisme qui permettent toutes sortes de comportements originaux. Une mère caractérise ainsi la langue de sa famille:

> «Dans la vie de tous les jours, quand il y a des choses qui pressent, je parle en français et ils (i.e. les enfants) me répondent en suisse-allemand. Ça va plus vite.»

On dira donc, pour résumer, qu'en général les francophones de Bâle ne perdent pas leur langue, mais qu'ils l'enrichissent!

2.6 L'identité sociale en mouvement

Nous arrivons ici à la question, qui est finalement cruciale, de savoir si migrer c'est perdre son identité. Qui n'a entendu parler du déracinement des migrants, pris entre deux cultures et ne sachant plus à laquelle ils appartiennent?

Le migrant, de par le processus de changement dans lequel il est entraîné, est amené à s'interroger sur la signification des comportements qu'il observe – qu'il s'agisse des siens propres, de ceux des membres de la société d'accueil, voire de sa société d'origine. Il devra reconstruire des repères qui lui permettent de se situer, de s'identifier – et d'identifier les autres. Autrement dit, de manière plus ou moins consciente, il va devoir prendre des options à propos de ses pratiques langagières (parler l'idiome local ou non? afficher son accent d'origine ou non? etc.), sociales (fréquenter les gens de la même origine que lui? se rapprocher de la communauté d'accueil?

d'une communauté plus cosmopolite?), de ses attitudes et représentations (stéréotypes, etc.), options qui toutes seront significatives du (nouveau) système d'affiliations qu'il élabore – donc de son identité sociale.

Nous avons ainsi relevé cinq options identitaires principales, qui semblent correspondre à des modes d'insertion spécifiques et à des affirmations identitaires distinctes:

(a) se solidariser avec tous les autres migrants parlant la même langue, quelle que soit leur origine, au nom de la culture «française» perçue comme système de valeurs reconnues et appréciées;
(b) affirmer son origine «historique» et s'accrocher à une identité régionale fortement marquée (dont témoignent un accent régional en français ou des sociétés telles que le Cercle vaudois);
(c) renforcer une affiliation identitaire plus vaste à un espace culturel national ou international, en minimisant l'importance de l'appartenance à un groupe linguistique;
(d) s'assimiler à la région d'accueil et en devenir membre et utiliser le schwyzertütsch jusqu'au sein de la famille (souvent grâce à un conjoint originaire de Suisse alémanique);
(e) se rapprocher de la région d'accueil – et en apprendre la langue – tout en conservant les liens avec la langue et culture d'origine, qui conserve ses fonctions essentielles, en particulier dans la communication en famille et avec les enfants.

On retiendra que ces options ne sont pas imposées au nouvel arrivant, mais relèvent du libre arbitre des sujets et de leurs familles. Et s'il peut arriver que certains ne soient plus perçus – ou ne se perçoivent plus – comme Romands et francophones, c'est plutôt l'exception.

Car notre enquête a aussi et surtout fait ressortir l'importance des affiliations identitaires plurielles fonctionnant parfois par juxtaposition, parfois par intégration d'identités qui peuvent pourtant sembler hétérogènes: on peut alors très bien se déclarer Bâlois et francophone, Neuchâtelois et Européen, etc. Dans un premier temps, l'identité plurielle peut être vécue comme contradictoire, conflictuelle, menaçante. S'ils prennent trop d'ampleur, ces conflits peuvent susciter de réelles difficultés, voire un retour en Suisse romande. Mais nos données montrent que cela n'est pas trop souvent le cas et que les conflits, lorsqu'ils surgissent, représentent plutôt un aspect fondamental d'une dynamique qui amène petit à petit le migrant à élaborer – et accepter – un véritable système identitaire, fondé sur l'intégration d'éléments parfois hétérogènes. Cela est important dans la perspective d'ouverture et de mobilité qui caractérise le monde aujourd'hui. A leur

manière, les migrants internes remettent ainsi en question les frontières linguistiques, et aussi mentales, de la Suisse.

3. Implications pédagogiques

En écoutant nos informateurs, nous avons été frappés par l'attitude généralement positive qu'ils manifestent face à leur formation scolaire dans la langue d'accueil. Nous n'avons pas trouvé de critiques ouvertes contre la manière dont les langues sont enseignées en Suisse. Ce constat est à lui seul réjouissant, même s'il ne faut pas l'interpréter comme un plébiscite de nos pratiques pédagogiques! Les transcriptions des entretiens dévoilent cependant un certain nombre d'attitudes récurrentes face à l'apprentissage des langues - attitudes qu'il est permis d'évaluer du point de vue de leur compatibilité avec une acquisition heureuse des langues d'accueil (ou du moins avec les représentations que nous nous en faisons!), et dont la responsabilité incombe au moins en partie à la manière dont ces langues sont enseignées à l'école[6]. En simplifiant un peu, on dira que ces attitudes se caractérisent par l'accent très fort qui est mis sur les aspects cognitifs et normatifs de la langue.

3.1 Aspects cognitifs

La langue est conçue comme un ensemble de règles grammaticales accompagnées d'un dictionnaire. Une informatrice évoque ses connaissance de l'allemand en énumérant spontanément la liste des prépositions allemandes suivies de l'accusatif ou du datif. Lorsqu'ils parlent de leur apprentissage du dialecte alémanique, les Romands se plaignent souvent de la peine qu'ils ont éprouvée à appréhender rationnellement cette langue, de l'absence de tout repère grammatical ou lexical.

> «ça bloque un peu parce qu'on ne se repère pas (. . .) si vous avez appris que le beurre c'est du Butter puis on vous dit Anke, là ou comme ça, vous savez plus où vous êtes, il y a des tas de trucs comme ça, vous vous dites, c'est complètement idiot ce truc-là».

Un informateur parle avec un dédain teinté d'envie de ses voisins - travailleurs étrangers - qui ont appris le dialecte sur le tas, et paraissent se dé-

6 Ces remarques se réfèrent par la force des choses à l'enseignement tel qu'il existait lorsque nos informateurs ont accompli leur scolarité, il y a cinq, dix ou vingt ans. Il est donc probable que certaines des critiques qui suivent ont ainsi perdu une partie de leur validité.

brouiller mieux que lui-même sans pourtant posséder de connaissances scolaires préalables de l'allemand standard.

> «(. . .) il y a énormément de Turcs ou d'Espagnols (. . .) mais c'est terrible parce qu'ils ont appris le dialecte sur le tas, phonétiquement, et moi je parle en bon allemand avec des bases grammaticales, on se comprend pas, mais c'est horrible.»

Face à de telles expériences, on s'interrogera sur la formation à l'acquisition que nous donnons à nos élèves. Il semble bien que ceux-ci ont besoin de deux types de connaissances: d'une part des connaissances sur la langue elle-même (grammaire et lexique, communication), d'autre part des stratégies d'appréhension, de saisie et de création de nouveaux objets linguistiques dans des situations de communication variées. Comment faire lorsque l'on est confronté à des discours (écrits ou oraux) dont on ne comprend que certains éléments, ou sur le sens desquels on est réduit à faire des hypothèses? Comment (dans une conversation avec un locuteur de la langue-cible) obtenir une aide linguistique sans transformer aussitôt l'échange en leçon de grammaire? Comment se tirer d'affaire lorsque le répertoire linguistique est insuffisant en regard des besoins de la communication? L'enseignement des langues a peut-être trop tendance à idéaliser l'élève, en faisant comme si, au terme du programme, il allait posséder (avec certes quelques petites maladresses!) toutes les caractéristiques d'un locuteur-auditeur natif idéal. En réalité, les connaissances linguistiques acquises à l'école ne seront pour lui, la plupart du temps, qu'un outil qu'il va utiliser pour bricoler des énoncés, supputer des interprétations, observer des comportements, intégrer de nouveaux objets, solliciter de l'aide. . . Il ne s'agit pas du tout de *remplacer* l'enseignement grammatical et lexical traditionnel par des activités communicatives, mais de donner aux élèves les moyens de poursuivre seuls, en situation «naturelle», un apprentissage vers des objectifs personnels. Connaître la grammaire, c'est non seulement savoir des mots et des règles, mais aussi être en mesure de construire de nouveaux outils linguistiques dans le feu de l'interaction, puis de les modifier si nécessaire. En un mot, il faut enseigner non seulement à communiquer, mais aussi à acquérir des moyens de communication complémentaires, adaptés à des besoins nouveaux pour l'apprenant.

Cette proposition répond d'ailleurs à un besoin non seulement linguistique au sens étroit, mais aussi social. Un migrant n'a pas nécessairement pour objectif de s'assimiler à son nouvel entourage. Nous avons vu plus haut qu'il y a d'autres options: on peut se sentir très bien à Bâle, communiquer sans difficultés particulières en dialecte et en allemand, sans cesser pour autant de se sentir Romand ou Tessinois. Cet attachement à l'identité

d'origine se manifestera peut-être dans le souci de maintenir une aisance et une correction maximales dans l'utilisation du français ou de l'italien, mais aussi dans une façon de se définir comme allophone, de maintenir une certaine altérité linguistique par rapport à la langue de la région d'accueil, par exemple en préservant son accent d'origine de manière plus ou moins consciente. Cette dernière remarque nous amène à considérer les aspects normatifs.

3.2 Aspects normatifs

Parmi les nombreuses fonctions de la norme linguistique figure la possibilité qu'elle donne aux locuteurs d'afficher leur identité, notamment à travers les procédés de distinction sociale décrits par certains sociologues[7]. Plus généralement, un locuteur manifestera sa relation aux différentes communautés qui constituent son environnement social effectif ou symbolique en sélectionnant une norme ou une autre, en opérant un tri parmi les formes linguistiques concurrentes de son répertoire. Pour un francophone, il existe une communauté symbolique qui est la francophonie. En être membre exige ni plus ni moins que le respect de la Norme enseignée par des institutions officielles (l'Académie ou l'Ecole) ou officieuses (l'intelligentsia parisienne par exemple). Lorsqu'un francophone émigre vers une région allophone, la question de son appartenance à la francophonie se pose dans des termes nouveaux. Schématiquement, il a le choix entre deux options principales: revendiquer comme une priorité son appartenance à la francophonie en survalorisant le respect de la Norme (purisme), ou construire une «identité migrante» en intégrant la francophonie comme un constituant parmi d'autres au sein d'un ensemble plus complexe de références sociales, et accepter les normes du «parler bilingue».

La question de la Norme se pose dans des termes analogues à propos de la langue d'accueil. Une possibilité consiste pour le migrant à transférer sa conception puriste de la norme sur la nouvelle langue, c'est-à-dire à exiger de lui-même une correction optimale (ceci correspond en principe à l'option identitaire (d) que nous avons évoquée sous 2.6). Pratiquement, ce choix aboutit à la mise en œuvre d'un contrôle métalinguistique très contraignant au moment de la production du discours. L'autre possibilité consiste à accepter le statut d'allophone, de migrant, et à afficher cette identité en produisant des énoncés qui transgressent plus ou moins les normes lin-

7 Cf. par exemple BOURDIEU, P. (1982): *Ce que parler veut dire. L'économie des changements linguistiques,* Paris, Fayard.

guistiques des interlocuteurs natifs de la langue d'accueil (cette possibilité est probablement compatible avec toutes les options citées en 2.6). Ces deux comportements opposés entraînent parfois des réactions inattendues chez les interlocuteurs alémaniques. C'est ainsi qu'une informatrice romande de Berne explique que la manière très spontanée qu'elle a de s'aventurer en allemand, sans trop se préoccuper de ses fautes de grammaire, incite ses interlocuteurs à s'adresser à elle en dialecte, alors que les tentatives très contrôlées de son mari pour parler un allemand scolairement irréprochable déclenchent le passage au français.

On se demandera donc si l'école ne devrait pas sensibiliser les élèves à la question de la norme linguistique. Ce travail devrait être mené d'abord dans les leçons de langue maternelle, puis étendu aux langues secondes. Actuellement l'école (mais pas seulement elle!) véhicule une idéologie du «juste ou faux». Il semble bien que celle-ci soit un sérieux obstacle dans l'acquisition non-scolaire d'une langue étrangère. Il ne s'agit pas seulement, comme on le fait parfois à l'école, de mettre provisoirement la norme entre parenthèses (par exemple pendant les leçons de conversation), mais de réfléchir avec les élèves sur le rôle de la correction grammaticale dans la communication et dans la «présentation sociale de soi».

Romanisches Seminar
Universität Basel

GEORGES LÜDI ET BERNARD PY

Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel